

pire de Rome, disait-il en lui-même. Ma Rome, à moi, ne connaît pas de chute."

Georgius continua : " Tiens, Lucius, dit-il à son compagnon, vois ce pays. Quand je l'ai quitté, il était cultivé, il était riche. Que de manses ! que de colons ! quel vaste et magnifique labourage ! Le jour de la moisson, c'était un beau spectacle. Quel froment, mon ami ! Les négociants de Rome l'achetaient de préférence à celui de l'Égypte. Et maintenant..."

" Ah ! maintenant, ajouta tristement le jeune Gallo-Romain, plus de labour, plus de moisson, plus de colons. Les Barbares sont venus : *Barbarus has segetes !* Rome est en ruines, les champs sont en friche. On ne trouve plus de laboureurs : ils se sont tous enfuis ou retirés dans les villes. Quant aux vainqueurs, c'est une honte à leurs yeux de cultiver le sol. Ils se nourrissent du pillage, et le fruit de leurs meurtres ne leur semble pas amer. Ah ! ce n'est pas ainsi que Rome conquerrait.

" Et le champ des intelligences est comme celui dont nous foulons en ce moment la déplorable aridité. Que sont devenues nos écoles d'Autun et de Lyon ? Dans toutes les Gaules, y a-t-il encore un seul cours de rhétorique ou de grammaire ? Dernièrement, j'ai cherché un Virgile à Tours : on ne peut m'indiquer le libraire. " Il y avait le vieux Zéno, me dit-on ; mais son commerce ne prospérant plus, il s'est fait cordonnier, et fait servir à son industrie le parchemin de ses livres. " Quant aux Barbares, ils daignent à peine parler notre

langue, et c'est pour nous un outrage de moins. La science leur paraît aussi méprisable que la charrue, et les moissons de la littérature de nos pères ne les tentent pas davantage que la moisson dorée de ces épis qu'ils font souvent manger en herbe à leurs grossières cavales. *Barbarus has segetes !* "

Georgius ne pouvait retenir ses larmes : car il faisait plus d'estime, quoique païen, des travaux de l'âme que de ceux du corps, et le délaissement des études le remuait plus douloureusement encore que le délaissement des campagnes.

Lucius répondit d'une voix douce : " Vous avez raison, mon ami. La paresse, avec la violence, me paraît aujourd'hui maîtresse de la terre, et Dieu châtie rudement cet Empire. Il tient les Barbares dans ses terribles mains comme un fouet dont il frappe notre mollesse et nos vices.

" Mais, ajouta-t-il en levant au ciel ses grands yeux bleus, Dieu sera désarmé par les prières des saints. Il y a des saints à Rome, dont le sang crie à Dieu de se laisser fléchir. Ce sang-là est toujours écouté. Il y a un veillard à Rome qui est le vicaire, le tenant-lieu de Dieu parmi nous et dont la voix suppliera le Ciel de délivrer notre terre de la paresse victorieuse, en lui rendant le travail qui est aujourd'hui méprisé et proscrit. Dieu n'est jamais sourd à la voix de ce veillard : Dieu s'appête à relever dans le monde, soyez en persuadé, et le noble labeur des mains, et le noble labeur de l'intelligence. Vos yeux verront ce spectacle.